

Extrait

AVENTURE HUMANITAIRE en pays maya



André SEGURA

Disponible sur AMAZON.FR

<https://www.amazon.fr/AVENTURE-HUMANITAIRE-en-pays-maya/dp/B09F1FT3DV>

demande de réalisation d'une installation hydraulique. Du fait de sa jeunesse, EPIG avait peu de moyens ; je finançai la réalisation avec mes deniers.

2 – 1996 : DES QUICHÉS AUX Q'EQCHI'S

Je revins à Turbal'ha en avril avec André B. pour constater la concrétisation du projet. L'inauguration de l'installation hydraulique eut lieu le jour de ma venue bien qu'elle ait été achevée en 1995. Les femmes s'étaient levées tôt pour préparer le repas pour toute la communauté : ragoût de poulet, tortillas et tamales. Cette préparation eut lieu dans et de-



Fig.Epi.4. Turbal'ha. Je suis assis sur le bassin-réservoir de l'installation hydraulique.



Fig.Epi.5. Préparation du repas. Le ragoût cuit dans les chaudrons et les tortillas sur les plaques métalliques. Un fragment de mur de la cuisine communautaire est visible à droite ; d'autres chaudrons y sont sur le feu. L'étoile blanche désigne le bassin et la flèche blanche la fontaine.

vant la cuisine communautaire desservie par l'une des dix fontaines publiques alimentées par le bassin réservoir captant l'eau de deux sources.

Les ragoûts devaient cuire longtemps car l'inauguration commença par deux cérémonies religieuses : celle de rite maya (Fig.Epi.6) fut suivie d'une cérémonie catholique (Fig.Epi.7).

A peine le repas terminé, et avant que les danses ne commencent, il me fallut retourner à la capitale car le lendemain j'étais attendu à Cobán, la capitale du département d'Alta Verapaz.



(page précédente) Fig.Epi.6. En haut à droite. Les prêtres construisent un monticule avec divers ingrédients ; il constitua le centre de l'activité cérémonielle. Des encensoirs sont posés à même le sol. En haut à gauche, la cérémonie commence : les prêtres et prêtresses s'agenouillent en direction de chacun des points cardinaux. Image principale : la cérémonie s'achève par la ronde des officiants, agitant les encensoirs, autour du monticule en flamme.



◀Fig.Epi.7. Pas de prêtre catholique ; la cérémonie, consistant en prières, lectures et chants, est animée par des catéchistes. L'accordéon et la guitare accompagnent les chants.

▼Fig.Epi.8. C'est un autre instrument de musique qui accompagne la cérémonie maya : le marimba.

André B. avait reçu une lettre des habitants de la communauté de Peña Blanca qui avait fondé une association dénommée Xch'ool Ixim. Je devais me rendre au siège de cette



dernière, petit local situé au pied de l'escalier du Calvario de Cobán. Un jeune homme, qui me dit s'appeler Max, m'attendait. Notre entrevue fut brève ; il m'indiqua qu'il viendrait me chercher à l'hôtel à 6h du matin. Ce qu'il fit. Sur la place du marché, nous montâmes sur la plateforme arrière d'un véhicule, moyen de transport en commun type. La route de Cobán à Chisec n'était asphaltée que sur quelques kilomètres ; une piste la prolongeait. Arrivés à Cubilwitz, nous quittâmes cette dernière pour emprunter celle menant à Playa Grande.



Fig.Epi.9. Notre moyen de transport vers Peña Blanca arriva à son terminus, Corozal. Max, mon accompagnateur, retourna à Cobán ; Pedro prit le relais. Les barres métalliques sont indispensables au maintien des passagers sur la plateforme.

Après trois heures de roulage sur une piste empierrée, creusée d'ornières, nous arrivâmes à Corozal, le terminus. Pedro et son fils Victor Umberto m'attendaient. Marcher durant quatre heures, le plus souvent sous le soleil, dans la touffeur de la fin de la saison sèche, sur un chemin jamais plat, fut une terrible épreuve bien que je fus soulagé de mon sac à



Fig.Epi.10. Sur le chemin entre Corozal et Peña Blanca en compagnie de Pedro (à droite) et son fils Victor Umberto (au milieu).

dos par mes accompagnateurs. Dès notre arrivée à Peña Blanca, Pedro me conduisit jusqu'à la maison de son frère, José María Quib Choc, maire auxiliaire de Peña Blanca et maire auxiliaire général de la 5^{ème} région indienne de la commune de Cobán. Nous venions de commencer à discuter quand éclata le premier orage de la saison des pluies, d'une violence inouïe pour un européen ; nous étions à 20 cm l'un de l'autre et, par moment, je n'entendais pas ce qu'il me disait à cause de la pluie qui tambou-



Fig.Epi.11. José María Quib Choc devant son champ de cardamome.

rinait sur les plaques de tôle ondulée dont le toit était constitué.

Il m'offrit le lit conjugal ; ce que je refusai. Je passai la nuit dans une « chambre » inachevée, sur un tas de planches qui devaient servir à la construction de la paroi manquante ; c'était à peine moins inconfortable qu'un lit dans lequel des planches juxtaposées tenaient lieu de sommier. Ma « chambre » était donc ouverte sur la forêt. Je dormis habillé, emmitouflé dans

ma parka ; la nuit fut fraîche. Bien que chaussé, vers le matin, je sentis le museau d'un animal non identifié entre mes pieds ; je le chassai en les agitant. Le lendemain, c'est à pied que nous nous rendîmes en 2 heures à Nimlaha'kok, le chef-lieu de la 5^{ème} région indienne, par des « chemins de chèvre », dans la forêt et à travers des champs de maïs ; j'étais épuisé. En attendant que les hommes se rassemblent pour la réunion, je m'allongeai sur un banc ; je m'endormis. Je me réveillai sous le regard étonné d'enfants. Je saisis d'une main mon appareil photo que j'avais posé sur le sol sous le banc et, sans viser de peur de les faire fuir, je pris ce que je considère, aujourd'hui encore, comme ma plus belle photo.



Fig.Epi.12. Enfants de Nimlaha'kok manifestement étonné de voir un homme blanc et sans cheveux.

La réunion eut lieu dans un local en construction ; José María Quib Choc dirigea les débats au cours desquels tous les intervenants s'exprimèrent en maya q'eqchi' ; à mon intention, José María faisait régulièrement des synthèses en Espagnol. La question débattue fut celle du choix du problème pour la résolution duquel l'aide d'EPIG serait demandée. Etant indécis, ils sollicitèrent mon avis ; je leur conseillai de demander le financement d'une sécheuse de cardamome en explicitant les raisons qui m'avaient conduit à un tel point de vue. L'assemblée valida ma suggestion et décida que la sécheuse serait implantée à Peña Blanca.



Fig.Epi.13. José María de profil, accoudé à la table, dirige les débats. La sacoche de mon appareil photo est sur la table.

3 – 1998 : EL RÍO CANGUINIC

Je revins à Peña Blanca en compagnie d'Hélène que l'on peut voir juchée sur la plateforme de la camionnette qui transportait aussi la plaque commémorative en marbre destinée à être apposée sur un des murs de l'édifice abritant la sécheuse.

Désormais, les camionnettes pouvaient circuler au-delà de Corozal, jusqu'à Playa Grande ; il ne fallait plus rouler puis marcher, le tout durant 7h, pour aller de Cobán à Peña Blanca. Par ailleurs, si de Cubil-

witz à Playa Grande les véhicules roulaient toujours sur la piste, une route goudronnée reliait Cobán à Cubilwitz et Chisec.



Fig.Epi.14. Sur la place du marché de Cobán. Le véhicule devait partir à 7h ; le départ n'eut lieu qu'à 10h. Derrière Hélène, on peut voir nos sacs à dos surmontés de tapis de sol. L'étoile blanche désigne le chauffeur.

C'était là un autre facteur de réduction du temps de voyage. Mais cette réduction fut moins importante qu'espérée à cause d'un problème lié à la traversée du Río Canguinic : il fallait franchir le cours d'eau à gué, le pont ayant été emporté lors de la précédente saison des pluies. Des files interminables de voitures, attendant pour franchir l'obstacle, s'étaient formées de part et d'autre du cours d'eau.

Lorsque vint notre tour de traverser la rivière, la camionnette s'y engagea avec tout son chargement et s'enlisa. Le chauffeur, un métis, res-

té au volant du véhicule, commanda aux indigènes de descendre et de le tirer hors de la rivière ; je descendis de la plateforme avec eux et me rendis sur la berge opposée pour exercer une traction sur un câble pendant qu'ils poussaient ; à chaque coup d'accélérateur le véhicule s'enfonçait un peu plus. Conscient de l'inefficacité de la manœuvre, je me dirigeai (cf. fig. suivante où j'offre mon dos à l'appareil photo) vers le véhicule pour interpeller le chauffeur en lui disant qu'il était responsable de la situation et qu'il devait descendre du véhicule pour commander l'action des

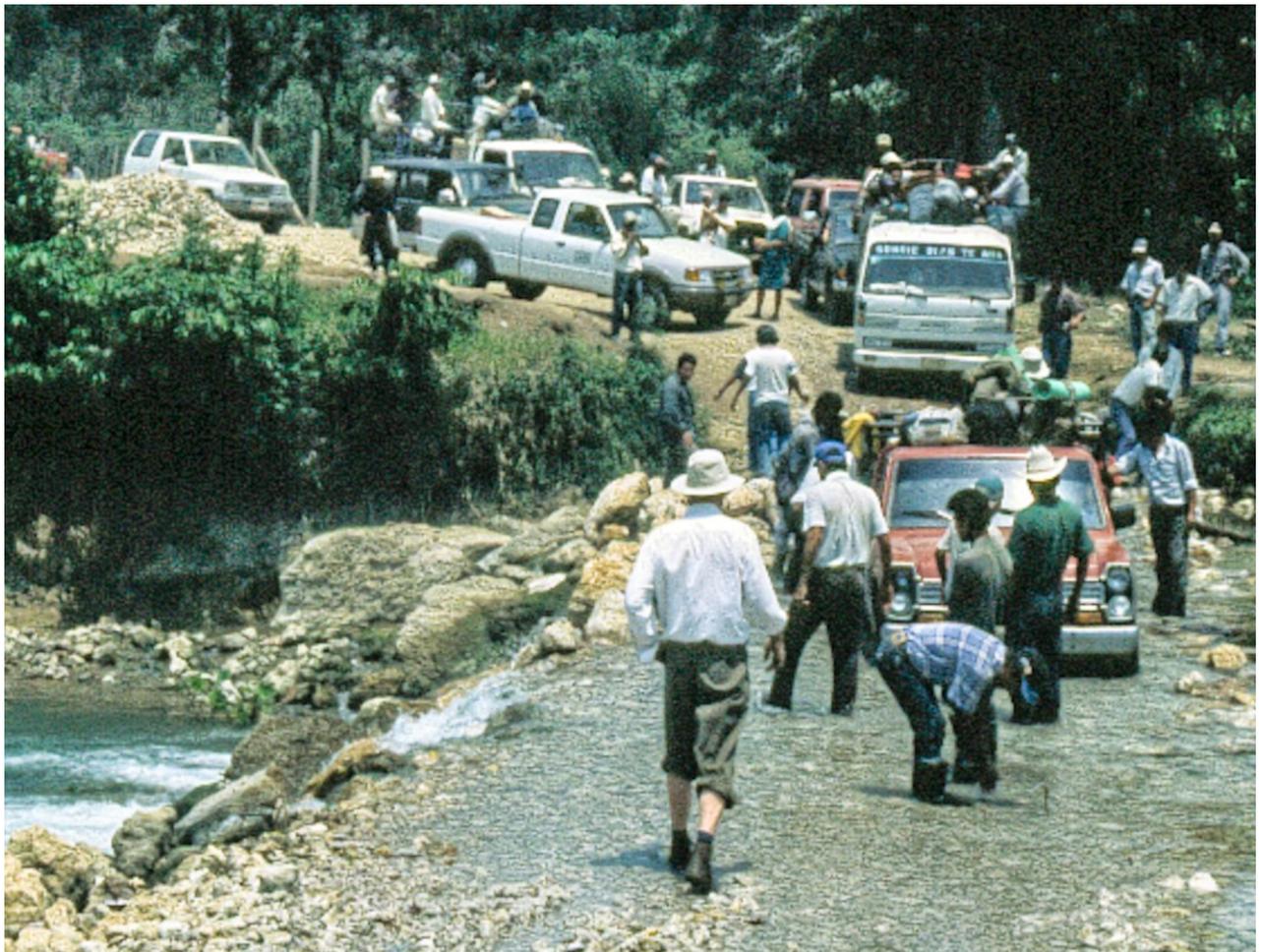


Fig.Epi.15. Notre camionnette enlisée dans le lit du cours d'eau.

indigènes. A ma grande surprise, il s'exécuta docilement et demanda à ces derniers de creuser sous les roues pour y mettre des branches ; la chose étant faite, il se remit au volant et put extirper la camionnette qui atteignit la rive opposée.

Un homme de Peña Blanca nous attendait sur le bord de la piste, dénommée Camino Real, là ou débouchait le chemin qui grimpait jusqu'à la communauté. Il se chargea de la lourde plaque en marbre et détala « comme un lapin » sous nos yeux médusés. La longue et raide montée vers Peña nous « acheva » ; nous ne fûmes pas en mesure d'attendre minuit pour assister à la consécration de la sécheuse de cardamome ; très tôt dans la nuit, nous nous écroulâmes sur notre lit de planches dans la même chambre que celle dans laquelle j'avais dormi en 1996, mais achevée. Alors que la cérémonie aller commencer, José María vint nous réveiller ; ce fut avec des yeux bouffis de sommeil que nous assistâmes aux différents rites de consécration.

Nous quittâmes Peña Blanca pour Playa Grande par le même moyen que nous avions emprunté pour y arriver. Le problème s'est posé lorsque nous tentâmes de quitter Playa Grande pour Sayaxché ; il n'y avait pas liaison directe. Le voyage se fit en deux temps : nous rejoignîmes la route de Cobán à Sayaxché puis, après une certaine attente, c'est juchés sur la plateforme d'une camionnette que nous roulâmes vers le but de notre voyage. Le goudronnage de la piste était en cours. Près de

du terminus, nous fûmes aspergés d'eau par un ouvrier espiègle qui braqua sa lance vers nous ; fraîcheur bienvenue.

A Sayaxché, nous prîmes nos quartiers à l'Hôtel Guayacán qui avait bien changé depuis que j'y avais séjourné en 1991 ; c'était alors une construction en bois. Sa grande bâtisse se dressait maintenant en bordure du Río La Pasión, affluent du Río Usumacinta, qui constitue la frontière avec le Mexique. Pour poursuivre en direction de Flores, la capitale du Petén, il fallait traverser la rivière en barque, pour les piétons, sur le bac municipal pour les véhicules.

Sayaxché ne fut pas qu'une étape sur la route de Flores. Nous descendîmes le fleuve jusqu'au site archéologique de Ceibal, que j'avais déjà visité en 1991. Pour nous restaurer nous avons emporté, notamment, un ananas qui a conservé dans ma mémoire un goût jamais égalé. Nous le mangeâmes après avoir traversé la brèche formant le fond de l'image Fig.Gua.6. C'était là le début d'une extension archéologique de notre voyage de mission dont il a été question par ailleurs.

J'ai peu de souvenir des missions effectuées entre 1998 et 2003 ; je pense qu'il y en a eu deux, en 1999 et 2001. Par contre, je ne suis pas près d'oublier celle de 2003.

(page suivante) Fig.Epi.16. Photo prise depuis la terrasse de l'Hôtel Guayacán. Le bac ne s'arrête qu'entre 00h et 4h. Au premier plan, les « lanchas » qui font traverser les piétons. En incrustation, en bas à droite, vue partielle de la terrasse de l'hôtel.



4 – 2003 : L'AGRESSION

J'avais pris l'habitude de descendre à l'hôtel Primavera, situé dans la Zona 1 de la capitale. Arrivé de France au terme d'un épuisant voyage de 24h, je venais d'achever de prendre une douche régénératrice quand j'entendis frapper à la porte. Je m'inquiétai de savoir ce que l'on me voulait. Il me fut répondu « On vient nous visiter ». Malgré le caractère évasif de la réponse, j'ouvris. Le réceptionniste de l'hôtel se tenait devant moi, un homme (A) sur son côté droit braquant vers lui un énorme pistolet ; ce dernier me dit : « Nous allons entrer ». N'ayant aucun argument décisif à lui opposer, je m'écartai pour les laisser passer. Peu après, un complice (B), lui aussi armé, arriva. Il était plus agité et moins courtois que le premier. Il me demanda mon argent. Inconscient, car les bandits guatémaltèques ont la gâchette facile, je lui remis mon porte-monnaie qu'il rejeta en direction de mon visage, car il ne contenait que quelques Euros et quelques Quetzales.

Sous le coup d'un stress extrême, je n'arrêtais pas de parler. (B) se mit à fouiller mon sac à dos et fut visiblement déstabilisé par la grande quantité de crayons de couleur (600) que mes étudiants m'avaient confiés pour les écoles des communautés. Il m'interrogea sur la raison de la présence d'une telle quantité de crayons ; il me semble que ma réponse acheva de le déstabiliser mais il continua sa fouille, ignorant que mon argent se trouvait dans une ceinture étalée sur la table ; je continuai à parler. Excédés par ma logorrhée, ils m'expulsèrent de la chambre ; un troisième